

## 1926: GRÈVE GÉNÉRALE EN GRANDE-BRETAGNE

Depuis le début de 1925, le temps de travail des mineurs britanniques augmentait alors que les salaires baissaient de jour en jour. Quant aux propriétaires des mines, ils supportaient des coûts de plus en plus élevés et voyaient leurs profits décliner. Quand les uns réclamaient des augmentations de salaires et de meilleures conditions de travail, les autres rejetaient toute amélioration substantielle. La scène était prête pour un affrontement "industriel" majeur, et le TUC (Trade Union Congress, la confédération des syndicats britanniques) voulait faire étalage de sa force.

Les classes dirigeantes étaient inquiètes. Des bruits de complot communiste et de subversion couraient depuis deux ans. La Révolution communiste en Russie était encore proche et une atmosphère de malaise régnait dans la classe ouvrière. C'est pourquoi, quand on commença à parler d'une grande grève pour soutenir les mineurs, la presse de droite dénonça « un mouvement révolutionnaire pour détruire le gouvernement et les libertés civiles » et appela les autorités à se montrer fermes et fortes.

Mais finalement le TUC, pour soutenir les revendications des mineurs, appela à la grève générale, avec effet du 3 mai 1926 à minuit: un front uni des travailleurs dans de nombreux secteurs, qui incluait les syndicats des imprimeries de presse, devait mener le mouvement au succès...

Quand la grève commença le 4 mai, il n'y avait pas de bouteilles de lait devant la porte des maisons, très peu de journaux, ni trams ni trains et peu de lignes téléphoniques fonctionnaient.

Pour encourager les travailleurs à reprendre le travail et tenir le public informé, le gouvernement décida de publier un journal. Il choisit comme éditeur le plus illustre de tous les hommes politiques britanniques, Winston Churchill. Et pour frapper l'imagination de l'homme de la rue avec un journal sans compromis, rude et provocant, le gouvernement se servit des installations d'un autre journal, le *Morning Post*, qui était alors empêché de paraître, et confisqua tout le papier-journal disponible.

Lorsque le TUC prit connaissance de ce projet, qu'il considérait comme briseur de grève avec Churchill à la barre, il décida lui aussi de publier son propre organe. Il ne l'appela pas journal, mais bulletin de grève, et il paraissait l'après-midi. En dépit des difficultés, et des tentatives des autorités en dernière minute pour empêcher sa publication, *The British Worker* sortit le 5 mai 1926 avant minuit. Les 320 000 exemplaires du premier numéro dépassaient les 230 000 de son principal concurrent, la gouvernementale *British Gazette*. Le premier numéro du *British Worker* parut le 5 mai, et le onzième et dernier le 17 mai. Le journal reprochait aux autorités la pénurie de papier, qui de fait n'affectait pas la *British Gazette*. Il soutint la grève et les revendications des ouvriers jusqu'à la fin, mais les vues qu'il exprimait étaient considérées comme modérées, et il en appela toujours au respect de l'ordre et à un ferme rejet des provocations.

La *British Gazette* également sortit son premier numéro le 5 mai, après une journée entière de travail depuis 10 heures du matin, avec une seule linotype, très peu de journalistes, de compositeurs et d'imprimeurs. Le dernier numéro (n° 8) parut le 13 mai. Certains de ceux qui y travaillaient dormaient dans les bureaux, qui étaient protégés par la police. Le journal prétendit avoir publié 2 209 000 exemplaires le huitième jour mais fut accusé de gaspiller le papier prévu pour d'autres journaux. On vit dans les rues des paquets qui n'avaient pas été ouverts et le journal fut distribué dans de nombreux foyers qui ne l'avaient pas demandé.

Mais les principaux journaux britanniques, dont les propriétaires étaient fermement opposés à la grève et soutenaient le gouvernement, avaient décidé de sortir quotidiennement à tout prix, même si cela signifiait qu'ils utilisaient leurs femmes comme standardistes, des volontaires sans la moindre expérience de la machine à écrire, ou des opérateurs, expérimentés ou non, venus de loin pour servir les linotypes ou les presses.

Le *Times*, qui était alors plus que jamais une institution parmi les médias britanniques, réussit à sortir chaque jour, mais le 5 mai ce fut un choc de le voir réduit au format 20 x 33 cm, tapé à la machine et sur deux pages seulement. Ce fut l'un des signes les plus évidents qu'il se passait quelque chose d'inhabituel dans le pays. Après les 48 000 exemplaires de ce 5 mai, le *Times* retrouva dès le lendemain son format et son aspect habituels, y compris les annonces et les avis sur toute la première page, et il revint progressivement à 342 000 exemplaires à la fin de la grève. La chronique dit que le *Times* était contre la grève – les grévistes étaient des « ennemis du peuple » – mais qu'il en rapporta honnêtement le développement et ne fut pas le porte-parole du gouvernement.

Le *Daily Mail*, un journal de droite, dont les éditoriaux taxaient les grévistes de révolutionnaires et de subversifs, connut aussi des difficultés mais il utilisa ses installations parisiennes pour publier un journal normal et l'apporter par avion au Royaume-Uni. Certains jours, le *Mail* y mit en circulation l'édition britannique locale en même temps que l'édition "continentale" venue de Paris. Le *Daily Telegraph* réussit même à publier plus d'une édition par jour, mais souvent en petit format, et, comme les autres journaux, tapée à la machine et sur deux pages seulement.

Au quatrième jour de la grève le *Daily Mirror* parvint à publier les premières photos, ce qui se généralisa les jours suivants pour lui et pour d'autres journaux tels que le *Daily Graphic*. Au neuvième jour, le TUC appela à la fin de la grève, et les journaux, qui publièrent des éditions spéciales pour marquer l'événement, revinrent lentement à la normale.

Ce fut la première grève générale de l'histoire de la Grande-Bretagne, et les journaux parvinrent à informer chaque jour leurs lecteurs d'une façon ou de l'autre au prix de bien des difficultés, dont l'absence de moyens de transport et la pénurie de professionnels. En même temps le pouvoir du patronat de la presse comme entrave à la grève et force conservatrice fut mis en évidence. Ce fut là dans l'opposition à la grève un poids énorme, qui finalement la fit échouer.

Josep Bosch

[www.josepbosch.net](http://www.josepbosch.net)